

JEAN-LUC VERNA

*Le Parvis centre d'art contemporain
7 octobre - 16 novembre 2002*

Chez Jean-Luc Verna, le dessin est un continu mouvement de pénétration, d'investigation et de découverte dans les troubles fonds et les miroitements

acérés d'un univers de mémoires ensevelies ou affleurantes qui mélange, avec lucidité et vertige, maître du maniérisme et égérie punk, chimères et anges déchus, légendes et *success stories*. L'artiste pratique le dessin sur de vieux papiers, des linges et des voiles, à même le mur ou le sol, lui impose des opérations de calquages et de transferts divers et le rehausse avec du fard à paupière et de la pierre noire. Le dessin s'imprègne ainsi d'une certaine animalité qui éclaire, corrode, cet univers nourri des plus intimes désirs, des fantasmagories les plus enchanteresses et les plus inavouables, où la sexualité s'exprime tour à tour avec une sécheresse blessante ou dans d'humides contacts. Car cet univers, à la fois précis et allusif, convoque le corps dans la recherche d'un idéal de beauté, l'entraîne dans la dérive d'une rêverie cruelle qui le menace. Ce corps mis en scène dans la fascination ou l'ironie, la crispation ou le ressas-

sement, ne se dérobe pas à la violence du temps et, au-delà de sa surface lisse et séduisante, derrière les fards et les masques, montre ses faiblesses, ses contraintes et ses dérapages.

Toutefois, cette œuvre n'est en rien imprévisible. Tout y répond fortement à une logique. C'est bien, par maint côté, à une sorte d'exubérance que l'on a affaire, mais Jean-Luc Verna n'en reste pas moins attentif à ses pièges et à ses pouvoirs. Il a conscience de s'insérer dans le sillage d'une culture ouverte qu'il expérimente à plusieurs niveaux et sur plusieurs registres, de renouer peut-être aussi avec une tradition placée sous le signe de Jacopo Pontormo, Michel-Ange et Fiorentino Rosso. Allusions, citations, multiples références, mais aussi maquillages, tatouages et piercings curieusement associés, on voit bien à quelle lignée il souhaite se rattacher. Et pourtant, il ne se contente pas des fulgurants accolements entre

des stars du perfo-rock, son personnage de dandy bodybuiidé recouvert de tatouages et quelques fleurons de l'histoire de l'art ou des mythologies. Heurts, syncopes, l'image grimace, s'étrangle. Jean-Luc Verna va aussi loin qu'on puisse aller dans l'aspect tendu, aigu. Nulle fluidité, nulle mollesse. Il s'agit de progresser par chocs et accidents, à contresens. Ses dessins refusent l'accord, l'équilibre, au profit de la brisure, de la boiterie. Mais ce côté grinçant a son envers impitoyable : un dépouillement essentiel, une nudité qui, finalement, ne peut être qu'un anéantissement. L'obsession du corps ne se dénoue que dans la mort ; l'artifice est alors une élégance qui permet malgré tout de faire face.

Didier Arnaudet



Jean-Luc Verna. «Le pire est l'ennemi du mal». 1998. Transfert sur voile et transfert, rehaussés de crayons et de fards, clous de ferronnerie. 96 x 63 cm. (Court. Air de Paris)